3 1761 06353941 5

PQ
1922
Z5G3

MADELEINE DE SCUDÉRY

ET LE

« DIALOGUE DES HÉROS DE ROMAN »

DE BOILEAU.

554 m

12.IV.18

MADELEINE DE SCUDÉRY

ET LE

« DIALOGUE DES HÉROS DE ROMAN »

DE BOILEAU

Par ARMAND GASTÉ

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

156520
13/10/20

ROUEN
IMPRIMERIE CAGNIARD (LÉON GY, SUCCESSEUR)
Rue Jeanne-Darc, 88

1902

PQ
1922
Z5G3

MADELEINE DE SCUDÉRY

ET LE

« DIALOGUE DES HÉROS DE ROMAN »

DE BOILEAU.

En 1664, Boileau avait écrit quatre satires, non pas les quatre premières, telles qu'elles sont rangées dans ses *Œuvres*, mais la Satire I (*sur Damon, le poète qui se sent trop fier pour vivre à Paris*), la Satire VI (*les Embarras de Paris*), la Satire II (*à Molière, sur la Rime*), et la Satire IV (*à l'abbé Le Vayer, pour lui prouver que tous les hommes sont fous*).

C'est alors qu'il composa un Dialogue en prose, à l'imitation des Dialogues de Lucien, dialogue qui ne devait être publié (dans ses *Œuvres*) qu'après sa mort.

Boileau mourut, comme on sait, le 11 mars 1711. En 1710, il voulait donner une édition définitive de ses œuvres (la dernière parue en France était celle de 1701, en deux formats, in-4° en un volume, et in-12 en deux); mais il interrompit son travail de révision,

parce qu'on ne voulait pas lui permettre d'y insérer la Satire XII, sur *l'Équivoque*.

Donc, en 1710, l'année qui précéda sa mort, Boileau, qui jusque-là n'avait pas voulu publier dans les différentes éditions de ses œuvres le *Dialogue*, en prose, *sur les Héros de Roman*, qu'il avait composé en 1664 — il avait alors vingt-huit ans, — jugea à propos de mettre au jour (à soixante-quatorze ans) cette œuvre de jeunesse.

Pourquoi cet intervalle de quarante-six ans entre la composition et le projet de publication de ce Dialogue?

A cette question, c'est Boileau lui-même qui répondra dans le *Discours* composé par lui, en 1710, pour être mis en tête du *Dialogue*.

Dans ce *Discours*, Boileau nous donnera son opinion très nette sur les interminables romans qui ont amusé la société polie du XVIIe siècle.

Après nous avoir parlé de *l'Astrée* de d'Urfé, dont il loue « la narration également vive et fleurie, les fictions très ingénieuses, les caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis », il se moque des maladroites imitations de *l'Astrée*, des romans de Gomberville, de la Calprenède, de Desmarais et de Scudéry, qui, « au lieu de prendre, comme d'Urfé, pour leurs héros, des bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leurs maîtresses, prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non seulement des princes et des rois, mais les plus fameux capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces bergers, ayant, à leur exemple, fait vœu

de ne parler jamais, et de n'entendre jamais parler que d'amour. » Boileau, insistant surtout sur les romans de Mlle de Scudéry, ajoutera : « Ceux (les ouvrages) qui s'attirèrent le plus d'applaudissements, ce furent le *Cyrus* et la *Clélie* de Mademoiselle de Scudéry, sœur de l'auteur du même nom. Cependant elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devait, dans la personne de Cyrus, un roi promis par les prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu; ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, qui a fait aussi bien qu'elle un roman de la vie de ce prince ; au lieu, dis-je, d'en faire un modèle de toute perfection, elle en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons et tous les Sylvandres (1), qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir, et filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans son autre roman intitulé *Clélie*, où elle représente tous les héros de la république romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélies, les Lucrèces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamène; ne s'occupant qu'à tracer des cartes géographiques d'amour, qu'à se proposer les uns aux autres des questions et des énigmes galantes, en un mot qu'à faire tout ce qui paraît le plus opposé au caractère et à la gravité héroïque de ces premiers Romains. »

(1) Personnages de l'*Astrée*.

Enfin Boileau nous dira pourquoi il composa le *Dialogue des Héros de Roman*, et pourquoi, après l'avoir gardé si longtemps, non pas en portefeuille, mais dans sa mémoire, il se décide enfin à le livrer à l'impression : « Comme j'étais fort jeune dans le temps que tous ces romans, tant ceux de Mlle de Scudéry que ceux de la Calprenède et de tous les autres, faisaient le plus d'éclat, je les lus, ainsi que les lisait tout le monde, avec beaucoup d'admiration, et je les regardai comme des chefs-d'œuvre de notre langue. Mais enfin mes années étant accrues, et la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces ouvrages. Si bien que *l'esprit satirique commençant à dominer en moi*, je ne me donnai point de repos que je n'eusse fait contre ces romans un dialogue à la manière de Lucien, où j'attaquais non seulement leur peu de solidité, mais leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues et frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnages de très médiocre beauté, et quelquefois même laids par excès, et tout ce long verbiage d'amour qui n'a point de fin. Cependant, *comme Mlle de Scudéry était alors vivante*, je me contentai de composer ce dialogue dans ma tête; et bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire et de ne le point laisser voir sur le papier, *ne voulant pas donner ce chagrin à une fille qui, après tout, avait beaucoup de mérite, et qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses romans, avait encore plus de probité et d'honneur*

que d'esprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort l'a rayée du nombre des humains, elle et tous les autres compositeurs de romans, je crois qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au public mon *Dialogue*, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paraît d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'ayant récité plusieurs fois dans des compagnies où il se trouvait des gens qui avaient beaucoup de mémoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé un ouvrage qu'on a distribué sous le nom de *Dialogue de M. Despréaux* et qui a été imprimé plusieurs fois dans les pays étrangers; mais enfin le voici donné de ma main. Je ne sais s'il s'attirera les mêmes applaudissements qu'il s'attirait autrefois dans les fréquents récits que j'étais obligé d'en faire; car outre qu'en le récitant je donnais à tous les personnages que j'y introduisais le ton qui leur convenait, ces romans étant alors lus de tout le monde, on concevait aisément la finesse des railleries qui y sont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli et qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon *Dialogue* fasse le même effet. Ce que je sais pourtant, à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit et de véritable vertu me rendront justice, et reconnaîtront sans peine que, sous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vérité et dans la vraisemblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole ouvrage qui soit encore sorti de ma plume ».

Il y a deux points à retenir dans la dernière partie de ce *Discours*.

D'abord l'estime qu'au fond Boileau professait pour Mlle de Scudéry, estime qui l'empêcha de publier du vivant de cette illustre personne le *Dialogue des Héros de Roman*.

En second lieu la question assez intéressante des éditions subreptices de ce Dialogue, du vivant même de Boileau.

Occupons-nous d'abord de cette seconde question : nous reviendrons après cela à Mlle de Scudéry.

Le *Dialogue des Héros de Roman* (Boileau nous le dit lui-même) a été imprimé plusieurs fois de son vivant dans les pays étrangers, sous le titre de *Dialogue de M. Despréaux*. En effet, il parut d'abord en 1688, dans un recueil, intitulé *Retour des pièces choisies*. Ensuite on l'inséra dans une édition posthume des *Œuvres* de Saint-Evremond, lequel mourut en 1703. Voici, en effet, ce qu'on lit dans une des lettres de l'infatigable correspondant de Boileau, l'avocat lyonnais Brossette. Cette lettre porte la date du 1er février 1704 :

« Il y a environ un mois que l'on me remit une édition des œuvres de M. de Saint-Evremond (1), à la fin desquelles on a imprimé votre *Dialogue sur les Héros de Roman*. Je fus bien aise, Monsieur, d'y retrouver

(1) Dans le n° 250 (septembre 1901) de la *Revue des autographes*, est signalée (n° 207) une lettre de J.-B. Rousseau à Boileau, où on lit : « Je vous adresse la copie de l'édition qui a été faite en Hollande de votre *Dialogue sur les Romans*... Il n'y a que vous au monde qui soiez capable de faire sentir dans un aussi petit nombre de pages tout le ridicule d'une infinité prodigieuse de gros volumes ».

une partie de ce que vous m'en aviez dit autrefois : le *grand* Artamène, l'*incomparable* Clélie, et la *tendre* Tomyris, et les Tablettes de la *délicate* reine des Managëttes, et le *benêt* Horatius Coclès qui chante à l'Echo, et le *galant* Brutus, et Caton le *dameret*, que sais-je enfin? Tout cela m'a fait beaucoup de plaisir, quoiqu'il paroisse sous un habit un peu négligé, et comme sous le masque (1) ».

Boileau ne répondit à cette lettre que près de deux mois après (27 mars 1704).

« Je n'ai pas oublié que c'est moi qui ay manqué de respondre à plusieurs de vos lettres, et, entre autres, à celle où vous m'asseûrés que vous avés veu à Lyon, mon dialogue des romans, imprimé. Je ne sçais pas mesme comment j'ay pu tarder si longtemps à vous détromper de cette erreur, ce Dialogue n'ayant jamais esté escrit, et ce que vous avés là ne pouvant seûrement estre un ouvrage de moi. La vérité est que l'ayant autrefois composé dans ma teste, je le recitai à plusieurs personnes qui en furent frappées, et qui en retinrent quantité de bons mots. C'est de quoy on a vraisemblablement fabriqué l'ouvrage dont vous me parlés, et je soupçonne fort M. le Marquis de Sévigné d'en estre le principal Auteur, car c'est lui qui en a retenu le plus de choses.

« Mais tout cela, encore un coup, n'est point mon Dialogue, et vous en conviendrés vous mesme, si vous venez à Paris, quand je vous en réciterai des endroits.

(1) Edit. Laverdet, p. 175.

J'ay jugé à propos de ne le point donner au public pour des raisons très légitimes, et que je suis persuadé que vous approuverés; mais cela n'empesche pas que je ne le retrouve encore fort bien dans ma mémoire, quand je voudrai un peu y resver, et que je ne vous en dise assés pour enrichir vostre commentaire sur mes ouvrages (1) ».

Brossette insiste, et, le 10 avril 1704, il prie et supplie Boileau, sinon d'imprimer son Dialogue, du moins de le mettre sur le papier et de le lui confier, à lui Brossette;

« Je me souviens fort bien, Monsieur, que vous m'avez autrefois récité quelques morceaux de votre Dialogue contre les romans, et que vous m'avez dit que vous n'aviez jamais écrit ce Dialogue; aussi n'ai-je pas regardé celui qui a été imprimé en Hollande, comme un ouvrage qui soit purement de vous; c'est pourquoi je vous ai mandé que vous y paroissiez comme sous le *masque*. Ce n'est pas que ce Dialogue, même tel qu'il est, ne soit plein d'une très fine plaisanterie en plusieurs endroits; mais les agrémens mêmes qui y sont font souhaiter que vous ne laissiez pas périr un ouvrage de cette nature, qui seroit infiniment plus agréable s'il étoit parti de votre main immédiatement.

« Puisque vous pouvez facilement le retrouver dans votre mémoire, pourquoi, Monsieur, ne l'en tirez-vous pas? Car enfin ce Dialogue, outre ses beautés particulières, pourroit être d'une utilité fort grande pour dé-

(1) *Op, cit.*, p. 176, 177.

crier la morale des romans, et pour en faire mépriser la lecture. Vous voyez bien que c'est par ce même endroit que l'illustre M. Arnauld vous a loué dans sa lettre à M. Perrault, où il fait mention de ce même Dialogue, qu'il couronne non-seulement de son suffrage, mais encore des louanges de deux grandes princesses. Après le témoignage public de M. Arnauld, la postérité qui trouvera votre Dialogue imprimé, ne se mettra pas en peine si c'est votre véritable ouvrage, et vous l'attribuera sans miséricorde.

« Je n'ignore pas les raisons que vous avez présentement de ne pas rendre public ce Dialogue : elles sont très judicieuses, mais rien ne doit vous empêcher de le mettre au moins sur le papier, aussi bien que celui que vous avez encore dans la tête contre ceux qui veulent faire des ouvrages dans une langue qui ne leur est pas naturelle. Ces Dialogues pourroient se retrouver un jour, surtout si vous aviez la bonté de les confier à quelqu'un de vos amis, à moi par exemple, que vous avez bien voulu rendre dépositaire des mystères secrets de vos ouvrages. Vous avez raison de dire que cela enrichirait bien mon commentaire. »

La requête de Brossette fut entendue. Boileau « mit sur le papier » non seulement son *Dialogue*, mais encore le *Discours préliminaire*. Lorsque Brossette apprit la mort de son illustre ami, il écrivit à l'abbé Jacques Boileau pour le prier de lui envoyer quelques manuscrits de son frère. L'abbé Boileau lui répondit le 27 mars, quinze jours après la mort du poète :

« Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous

donner satisfaction sur les papiers que vous me faites l'honneur de me marquer que vous désirez. Je ne crois pas que rien m'échappe, la volonté de mon frère ayant été de me faire l'exécuteur de son testament. Je mettrai à part tout ce qui pourra vous convenir, comme lettres et autres ouvrages que j'aurai soin de vous envoyer. »

L'abbé Boileau tint parole. Il envoya à Brossette beaucoup de papiers, entre autres le manuscrit du *Dialogue des Héros de roman*, que Brossette fit publier, dans son intégrité, pour la première fois, dans l'édition in-4° de 1713, édition préparée par Boileau, et à laquelle ses deux amis, Renaudot et Valincourt, donnèrent aussi leurs soins.

Nous devons savoir beaucoup de gré à Brossette d'avoir tant insisté auprès de Boileau, pour le décider à « mettre sur le papier » le texte authentique du *Dialogue des Héros de roman*, car cela en valait la peine.

Revenons maintenant à Mlle de Scudéry contre laquelle les traits piquants du *Dialogue* de Boileau étaient particulièrement dirigés. Chapelain n'y était pas épargné non plus ; mais ce n'est pas le lieu de s'occuper de l'auteur de la *Pucelle*.

On a vu ce que Boileau pense des romans de Mlle de Scudéry. Disons quelques mots de la vie de cette illustre « fille ».

Les Scudéry, ou plutôt les de Scudéry, appartenaient à une famille noble, originaire de la petite ville d'Apt,

en Provence. Le père de Georges (l'auteur d'*Alaric*), et de Madeleine (l'auteur de *Cyrus* et de *Clélie*) suivit la carrière des armes et s'attacha à la fortune d'André de Brancas (1). Devenu amiral de Villars et gouverneur du Havre, André de Brancas emmena avec lui dans son gouvernement M. de Scudéry et le fit nommer lieutenant du Roi. De même que Malherbe, le normand Malherbe, s'était établi et avait pris femme en Provence, le provençal Scudéry s'établit et prit femme en Normandie. Il épousa une demoiselle noble et riche, Mlle de Brilly. Il faut croire que M. de Scudéry ne sut pas gérer la fortune de sa femme, car, en mourant, il laissa ses affaires en assez mauvais état. Sa veuve, qui lui avait donné un fils et une fille, ne tarda pas à le suivre.

Georges, d'humeur guerrière et fanfaronne, prit, comme son père, le métier des armes; mais vers 1630 — il avait alors vingt-neuf ans — il quitta le service militaire pour se livrer tout entier à la littérature.

Sa sœur Madeleine, née en 1607, n'avait que six ou sept ans quand elle perdit sa mère; elle fut élevée par un de ses oncles, gentilhomme campagnard, qui frappé des heureuses dispositions de sa nièce, lui fit donner une éducation aussi soignée qu'on pouvait le faire, au commencement du XVIIe siècle, aux jeunes filles de condition; elle y joignit d'elle-même l'espagnol et l'italien.

Après la mort de cet excellent oncle, qui recevait la

(1) Voir Cousin : *La Société française au XVIIIe siècle*, t. II, p. 121 et suiv.

meilleure compagnie, et chez qui elle avait pu lire beaucoup d'excellents ouvrages en toutes langues, Madeleine alla rejoindre son frère Georges, dont les tragédies, quoique détestables, faisaient beaucoup de bruit et se vendaient assez bien.

Pour payer sa part dans les dépenses de l'humble ménage, elle partagea les travaux de son frère : elle devint sa collaboratrice. Georges usait, ou pourrait dire abusait, du talent de sa sœur. D'après Tallemant des Réaux (1), ce serait Madeleine qui aurait fait une partie des harangues des *Femmes illustres* et tout l'*Illustre Bassa*. Tallemant nous dira encore : « D'abord elle trouva à propos, par modestie ou à cause de la réputation de son frère..., de mettre ce qu'elle faisoit sous son nom. Depuis, quand elle entreprit le *Cyrus*, elle en usa de même, et jusqu'ici elle ne change point pour *Clélie* (2)... Ceux qui la connoissoient un peu virent bien, dès les premiers volumes du *Cyrus*, que Georges de Scudéry... ne faisoit que la préface et les épîtres dédicatoires.

« Selon une tradition fort vraisemblable, dit M. Cousin, le frère et la sœur composaient de la manière suivante. Ils faisaient ensemble le plan : Georges, qui avait de l'invention et de la fécondité, fournissait les aventures et toute la partie romanesque, et il laissait à Madeleine le soin de jeter sur ce fond assez médiocre son élégante broderie de portraits, d'analyses senti-

(1) *Historiettes*, t. V, p. 274.

(2) Cette *Historiette* a dû être écrite avant 1660, date où fut terminée la *Clélie*.

mentales, de lettres, de conversations. S'il en est ainsi, tout ce qu'il y a de défectueux dans le *Cyrus* viendrait du frère, et ce qu'il y a d'excellent et de durable serait l'œuvre de la sœur. »

M. Cousin ajoute : « A en croire Tallemant, Scudéry exploitait le talent de sa spirituelle et féconde collaboratrice : il la tenait pour ainsi dire à la tâche, il l'enfermait quelquefois, et chassait les visiteurs qui auraient pu la distraire. »

Ici, M. Cousin ne me semble pas traduire exactement la pensée de Tallemant. Si Scudéry tenait sa sœur enfermée, c'était moins pour qu'elle ne fût pas distraite de son travail par les visiteurs, que pour la soustraire aux regards de ces visiteurs, qui auraient pu devenir amoureux d'elle. Voici, en effet, les propres paroles de Tallemant : « Ce fou (Georges de Scudéry) a eu les plus plaisantes jalousies du monde pour sa sœur : il l'enfermait quelquefois, et ne voulait pas souffrir qu'on la vît. »

Georges de Scudéry pouvait être tranquille. Outre que sa sœur était sourde, comme nous l'apprend Cotin par une épigramme qui mit Ménage en fureur, et donna naissance au pamphlet de Cotin (*la Menagerie*), Madeleine de Scudéry était loin d'être belle. Elle eut pourtant un amant aussi fidèle que platonique; il est vrai que ce soupirant était très laid, plus que laid, l'homme le plus laid de France et de Navarre, Pellisson, dont une dame disait : « Il passe la permission que les hommes ont d'être laids », ce qui donna lieu à une épigramme qu'on a attribuée, peut-être à tort, à Boi-

leau, mais qui, en tout cas, se trouve dans ses œuvres complètes (1) :

Sur M. Pellisson.

La figure de Pellisson
Est une figure effroyable ;
Mais quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un singe ou qu'un diable,
Sapho (2) lui trouve des appas;
Mais je ne m'en étonne pas,
Car chacun aime son semblable.

Mais, si laide qu'elle fût, Madeleine de Scudéry était, grâce à son esprit, fort appréciée de la meilleure société de son temps. Reçue et très bien accueillie à l'hôtel de Rambouillet, elle s'y lia d'une amitié toute particulière avec Mlle Paulet, celle qu'on surnommait *la belle lionne*, à cause de son abondante chevelure d'un blond doré, avec Godeau, l'évêque de Grasse et de Vence, surnommé « le nain de Julie », avec Chapelain et Conrart.

Madeleine de Scudéry voulut, elle aussi, avoir son salon. « Elle avait pris le samedi, nous dit Tallemant, pour demeurer au logis, afin de recevoir ses amis et ses amies. Parmi les personnes distinguées qui fréquentèrent le salon de Mlle de Scudéry, nous pouvons compter, outre le duc et la duchesse de Montausier, la marquise de Sablé, la comtesse de Maure, Mme Cornuel et Mme de Sévigné, les écrivains dont nous venons de citer les noms, les Pellisson, les Chapelain, les Conrart, les Ménage, et bien d'autres encore.

(1) Edit. Viollet le Duc, page 251. Epig. LIII.

(2) Surnom que s'est donné Mlle de Scudéry dans le *Cyrus*.

D'après Tallemant, qu'on ne saurait trop consulter pour cette période de notre histoire littéraire, c'est dans le salon de Mlle de Scudéry que l'on vit naître « cette sotte mode de faire des portraits qui commence à ennuyer furieusement les gens (1). »

Nous aurons dit tout ce qu'il est intéressant de savoir, pour le sujet qui nous occupe, sur Mlle de Scudéry, quand nous aurons donné les dates de ses principaux ouvrages.

Artamène ou *le Grand Cyrus*, 10 vol. in-8°, 1649-1653.

Clélie, histoire romaine, 10 vol. in-8°, 1654-1661.

Conversations sur divers sujets, 1681.

Conversations morales, 1686.

Entretiens de morale, 1692.

En 1671, elle remporta le premier prix d'éloquence décerné par l'Académie française. Le sujet était : *De la gloire.*

Elle mourut le 2 juin 1701, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, ayant gardé jusqu'à ses derniers jours toute son intelligence (2).

(1) Tallemant écrivait ceci en 1668, l'année même de la publication des neuf premières satires de Boileau.

(2) Mademoiselle de Scudéry avait conservé, en province, des admirateurs fidèles. A Caen, Mme d'Osseville qui recevait dans son salon les beaux esprits de l' « Athènes Normande » rima l'épitaphe suivante, aussitôt qu'elle eût appris la mort de l' « illustre fille » :

Cy gist la Sapho de nos jours,
Qui sur la Grecque eut l'avantage
D'accorder les tendres amours
Avec la raison la plus sage.

Il est temps, maintenant, de revenir au *Dialogue des Héros de roman*. Rarement Boileau a montré plus d'esprit et plus de verve. Admirablement doué pour la parodie, il a pris dans les romans de Mlle de Scudéry ce qu'il y avait de plus contraire à cette qualité éminemment française, le bon sens, et en grossissant, comme il convenait dans une satire, les défauts de Mlle de Scudéry, il les a rendus souverainement grotesques, et s'est montré le digne continuateur de son illustre ami, l'auteur des *Précieuses ridicules*. Grâce à ces deux écrivains, le bon sens français insulté était vengé.

Prenons dans ce *Dialogue* quelques citations, qui nous dispenseront de tout commentaire (1) :

PLUTON.

« ... Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuié sur son escuyer ?

DIOGÈNE.

C'est le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoy ? ce grand Roy, qui transféra l'Empire des

Jeux innocens, prenez le deuil :
Muses, pleurez sur son cercueil
La perte de vos plus doux charmes.
Beau sexe, fondez-vous en larmes :
Votre principal ornement
Est caché sous ce monument.

(Voir notre Etude sur *Voltaire à Caen, en* 1713. Caen, 1901.)

(1) Nous donnons ici le texte publié par Laverdet, d'après le manuscrit autographe de Boileau.

Mèdes aux Perses, qui a tant gagné de batailles? De son temps les hommes venoient ici tous les jours, par trente mille et par quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoié!

DIOGÈNE.

Au moins ne l'allés pas appeler Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi?

DIOGÈNE.

Ce n'est plus son nom. Il s'appelle maintenant Artamène.

PLUTON.

Artamène! Et où a-t-il pesché ce nom-là? Je ne me souviens point de l'avoir jamais lû.

DIOGÈNE.

Je voy bien que vous ne scavés pas son histoire.

PLUTON.

Qui? moi? je sçais aussi bien mon Hérodote qu'un autre.

DIOGÈNE.

Oui. Mais avec tout cela, diriés vous bien pourquoy Cyrus a tant conquis de provinces, traversé l'Assyrie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse et ravagé enfin plus de la moitié du monde?

PLUTON.

Belle demande! c'est que c'estoit un prince ambitieux, qui vouloit que toute la terre lui fût soumise.

DIOGÈNE.

Point du tout. C'est qu'il vouloit délivrer sa princesse, qui avait esté enlevée.

PLUTON.

Quelle princesse?

DIOGÈNE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane?

DIOGÈNE.

Oui. Et scavés vous combien elle a esté enlevée de fois?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aille chercher?

DIOGÈNE.

Huict fois.

PLUTON.

Voilà une Beauté qui a passé par bien des mains.

DIOGÈNE.

Cela est vrai; mais tous ces ravisseurs estoient les plus vertueux, assurément ils n'ont pas osé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laissons là ce fou de Diogène; il faut parler à Cyrus lui mesme — Hé bien, Cyrus, il faut combattre (1). Je vous ay envoié chercher pour vous donner le commandement de mes troupes... Il ne respond rien! Qu'a-t-il? Vous diriés qu'il ne sçait où il est.

(1) Une révolte a éclaté aux Enfers.

CYRUS.

Eh! Divine Princesse!

PLUTON.

Quoy?

CYRUS.

Ah! injuste Mandane!

PLUTON.

Plaist-il?

CYRUS.

Tu me flattes, trop complaisant Feraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle? Servirons-nous une insensible? Adorerons-nous une inexorable? Oui, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oui, Artamène, il faut servir une insensible. Oui, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Ciaxare (1).

PLUTON.

Il est fou. Je crois que Diogène a dit vrai. »

Au tour de Clélie maintenant! Cette illustre romaine ne dira pas moins de folies que le « grand » Artamène.

PLUTON.

« .... Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable?

(1) En marge du manuscrit de la main de Boileau : « Affectation du style de Cyrus. »

DIOGÈNE.

Vous allés avoir bien de la satisfaction, car je voy entrer la plus illustre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie qui passa le Tibre à la nage, pour se dérobber du camp de Porsena, et dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux (1).

PLUTON.

J'ay cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live; mais je meurs de peur que Tite-Live n'ayt encore menti. Qu'en dites-vous, Diogène?

DIOGÈNE.

Ecoutés ce qu'elle va dire.

CLÉLIE.

Est-il vrai, sage Roy des Enfers, qu'une troupe de mutins ayt osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON.

Ah! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels dans le Tartare ont pris les armes, et que nous avons envoié chercher les héros dans les Champs Elysées et ailleurs pour nous secourir.

CLÉLIE.

Mais, de grâce, seigneur, les rebelles ne songent-ils

(1) Pluton vient de chasser Horatius Coclès qui chante sans cesse :

« Et Phénice mesme publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie. »

point à exciter quelque trouble dans le royaume de Tendre? Car je serois au désespoir s'ils s'estoient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-Doux ou Billets-Galans?

PLUTON.

De quel pays parle-t-elle là? Je ne me souviens point de l'avoir veu dans la carte.

DIOGÈNE.

Il est vrai que Ptolomée n'en a point parlé; mais on a faict depuis peu de nouvelles découvertes, et puis ne voiés vous pas que c'est du pays de Galanterie qu'elle vous parle?

PLUTON.

C'est un pays que je ne connois point.

CLÉLIE.

En effect, l'illustre Diogène raisonne tout à fait juste. Car enfin il y a trois sortes de *Tendres;* Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination et Tendre sur Reconnaissance. Lorsqu'on veut arriver à Tendre sur Estime, il faut aller d'abord au village de Petits-Soins, et...

PLUTON.

Je voy bien, la belle fille, que vous scavés parfaictement la géographie du Roiaume de Tendre, et qu'à un homme qui vous aimera, vous ferés bien voir du pays dans ce Royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, et qui ne le veux pas connoistre, je vous dirai franchement que je ne sçay point si ces villages et ces

trois fleuves mènent à Tendre, mais il me paroist que c'est le grand chemin des Petites Maisons. »

Après s'être moqué, comme on le voit, le plus agréablement du monde des fades héros du *Cyrus* et de la *Clélie*, Boileau dirigera ses traits satiriques sur celle qui les a créés et mis au monde, sur Mlle de Scudéry elle-même, bien connue dans le monde précieux sous le nom de « Sapho ».

PLUTON.

« .... Quelle est cette Prétieuse renforcée que je voy qui vient à nous?

DIOGÈNE.

C'est Sapho, cette fameuse Lesbienne qui a inventé les vers saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit despeinte si belle! Je la trouve bien laide.

DIOGÈNE.

Il est vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits de visage les plus réguliers; mais prenés garde qu'il y a une grande opposition du blanc et du noir de ses yeux, comme elle le dit elle mesme dans l'histoire de sa vie.

PLUTON.

Elle se donne là un bizarre agrément; et Cerbère, selon elle, doit donc passer aussi pour beau, puisqu'il a dans les yeux la mesme opposition.

DIOGÈNE.

Je voy qu'elle vient à vous. Elle a seurement quelque question à vous faire.

SAPHO.

Je vous supplie, sage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous pensés de l'Amitié, et si vous croyés qu'elle soit capable de tendresse aussi bien que l'amour; car ce fut le sujet d'une généreuse conversation que nous eusmes l'autre jour avec le sage Democède et l'agréable Phaon. De grâce, oubliés donc pour quelque temps le soin de vostre personne et de vostre Estat; et, au lieu de cela, songés à me bien définir ce que c'est que cœur tendre, tendresse d'amitié, tendresse d'amour, tendresse d'inclination et tendresse de passion. »

Pluton, au lieu de lui répondre, lui lance des regards furieux; mais Sapho poursuit :

« Eh! de grâce, Seigneur, défaites-vous de cet air grossier et provincial de l'Enfer, et songés à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage et de Capoue. A vous dire le vrai, pour décider un point aussi important qu'est celui que je vous propose, je souhaiterois fort que toutes nos généreuses amies et nos illustres amis fussent ici. Mais, en leur absence, le sage Minos représentera le discret Phaon, et l'enjoué Diogène le galant Esope.

PLUTON.

Attends, attends. Je m'en vais te faire venir une per-

sonne avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

SAPHO.

Qui? Tisiphone? Je la connois, et vous ne serés peut-estre pas fasché que je vous en fasse ici le portrait. »

Et à la grande stupéfaction de Pluton, de Diogène et de Minos, Sapho fera ainsi le portrait de « la plus effroyable des Euménides » :

« L'illustre fille dont j'ay à vous entretenir a en toute sa personne je ne sçay quoy de si furieusement extraordinaire et de si terriblement merveilleux que je ne suis pas médiocrement embarrassée quand je songe à vous en tracer le portrait. »

« Voilà, dit Minos, « furieusement » et « terrible-« ment » qui sont bien placés, à mon avis, et tout à faict en leur lieu. »

Et Sapho, sans faire attention à cette misérable chicane, continue :

« Tisiphone a naturellement la taille fort haute et passant de beaucoup la mesure ordinaire des personnes de son sexe, mais pourtant si dégagée, si libre et si bien proportionnée en toutes ses parties que son énormité mesme lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais vifs, perçans, pleins de feu et bordés d'un certain vermillon qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclés et annelés, et l'on peut dire que ce sont autant de serpens qui s'entortillent les uns dans les autres, et se jouent nonchalamment autour de son visage.

Son teint n'a point cette couleur fade et blanchastre des femmes de Scythie, mais il tient beaucoup de ce brun masle et noble que donne le soleil aux Affriquains qu'il favorise le plus de ses regards. Son sein est composé de deux demi-globes, bruslés par le bout, comme ceux des Amazones et qui, s'esloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge, se vont négligemment et languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la mesme sorte. Sa démarche est extrêmement noble et fière. Quand il faut se haster, elle vole plutost qu'elle ne marche, et je doute qu'Atalante la pust devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, et surtout des grands crimes qu'elle poursuit partout un flambeau à la main, et qu'elle ne laisse jamais en repos, secondée en cela par ses deux sœurs, Alecto et Megère, qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle; et l'on peut dire de toutes ces trois sœurs, que c'est une morale vivante.

DIOGÈNE.

Hé bien! n'est-ce pas là un portrait merveilleux?

PLUTON.

Sans doute; et la laideur y est peinte dans toute sa perfection, pour ne pas dire dans toute sa beauté; mais c'est assez écouter cette extravagante.... »

Il ne faudrait pas croire que Boileau ait ici poussé la parodie jusqu'à la charge. Dans le *Cyrus*, tome X, page 557, on trouvera le portrait de Sapho peinte par

elle-même. Si l'on ne savait que Boileau a pastiché Mlle de Scudéry, on pourrait croire que c'est Mlle de Scudéry qui a pastiché Boileau.

Qu'on en juge :

« Quoique Sapho ait été charmante dès le berceau, je ne veux vous faire la peinture de sa personne et de son esprit qu'en l'état où elle est présentement, afin que vous la connaissiez mieux. Je vous dirai donc qu'encore que vous m'entendiez parler de Sapho comme de la plus charmante personne de toute la Grèce, il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté soit une de ces grandes beautés en qui l'envie même ne sauroit trouver aucun défaut ; mais il faut néanmoins que vous compreniez qu'encore que la sienne ne soit pas de celles que je dis, elle est pourtant capable d'inspirer de plus grandes passions que les plus grandes beautés de la terre. Mais enfin, pour vous dépeindre Sapho, il faut que je vous die qu'encore qu'elle se dise petite, lorsqu'elle veut médire d'elle-même, elle est pourtant de taille médiocre, mais si noble et si bien faite qu'on ne peut y rien désirer. Pour le teint, elle ne l'a pas de la dernière blancheur; il a toutefois un si bel éclat qu'on peut dire qu'elle l'a beau. Mais ce que Sapho a de souverainement agréable, c'est qu'elle a les yeux si beaux, si vifs, si amoureux et si pleins d'esprit qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat ni en détacher ses regards. En effet ils brillent d'un feu si pénétrant, et ils ont pourtant une douceur si passionnée que la vivacité et la langueur ne sont pas des choses incompatibles dans les beaux yeux de Sapho. Ce qui fait leur plus grand éclat,

c'est que jamais il n'y a eu une opposition plus grande que celle du blanc et du noir de ses yeux. Cependant cette grande opposition n'y cause nulle rudesse, et il y a un certain esprit amoureux qui les adoucit d'une si charmante manière que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne dont les regards aient été plus redoutables. De plus, elle a des choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, car elle a la physionomie fine et modeste, et elle ne laisse pas aussi d'avoir je ne sais quoi de grand et de relevé dans la mine. Sapho a de plus le visage ovale, la bouche petite et incarnate, et les mains si admirables que ce sont en effet des mains à prendre des cœurs, ou, si on la veut considérer comme une fille chèrement aimée des muses, ce sont des mains dignes de cueillir les plus belles fleurs du Parnasse (1) ».

Après le portrait physique, vient le portrait moral, qui commence ainsi : « Mais ce n'est pas encore par ce que je viens de vous dire que Sapho est la plus aimable; car les charmes de son esprit surpassent de beaucoup ceux de sa beauté.... » Et le reste à l'avenant.

Il ne faudrait pas cependant laisser le lecteur sur une trop mauvaise impression, au sujet de Mlle de Scudéry.

Sans aller jusqu'à lui dresser des autels, comme l'a fait M. Cousin (2), dans son livre si curieux, si intéressant, intitulé : *La Société française au XVIIe siècle d'après le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry*, on peut,

(1) *Cyrus*, tome X, page 557.
(2) Cousin, *op. cit.*, II, 134.

après s'être amusé des beaux sentiments et des belles phrases qu'elle prête à ses héros, lui rendre la justice à laquelle elle a droit, et dire, avec Boileau lui-même, *qu'elle avait beaucoup de mérite.*

Est-il rien de plus sensé, par exemple, que les paroles qu'elle met dans la bouche de Sapho, à propos de l'instruction qu'on doit donner aux femmes :

« Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes? On ne veut pas qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ni occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres (1), de ne s'habiller point d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis?....

« Il ne faut pas qu'on s'imagine que je veuille qu'une femme ne soit pas propre, et qu'elle ne sache ni danser ni chanter; car, au contraire, je veux qu'elle sache toutes les choses divertissantes; mais, à dire la vérité, je voudrois qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être ignorante ou savante, on prît un chemin entre ces deux extrémités qui empêchât d'être incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse.... »

(1) Dans le sens d'*élégantes*.

A noter encore ce passage qu'eût signé Molière : « Mais ce que je pose pour fondement est qu'encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elles n'en savent pour l'ordinaire, *je ne veux pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes*. Je veux donc bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe, qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé, qu'elle connaît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste et qu'elle sait le monde ; *mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : c'est une femme savante*, car ces deux caractères sont si différents qu'ils ne se ressemblent point (1). »

Ce n'est pas Sapho assurément que Molière a eu en vue, lorsqu'il a tracé le caractère de Philaminte dans ses *Femmes savantes ;* c'est plutôt une certaine Damophile (2), dont se moque Sapho elle-même, Damophile qui savait les mécaniques et parlait fort bien la langue d'Hespérie, Damophile, dont le cabinet était encombré de livres, qui citait dans sa conversation les auteurs les plus inconnus, Damophile, qui rassemblait chez elle cinq ou six savants en astrologie, lesquels raisonnaient en sa présence sur une éclipse, et passaient toute la nuit à parler de l'interposition de la terre entre la lune et le soleil, Damophile, enfin, qui, — pour achever sa ressemblance avec Philaminte — « ne croyant pas que

(1) Voir Cousin, *op. cit.*, II, pages 177 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 151.

le savoir pût compatir avec les affaires de sa famille, ne se mêlait d'aucuns soins domestiques. »

Deux mots pour finir. Ce n'est pas seulement dans son *Dialogue des Héros de roman* qu'il a attaqué Mlle de Scudéry.

Dans la Satire III (*le Repas ridicule*), Boileau fait intervenir deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans, qui « dans leurs longs compliments, lui récitent tout *Cyrus*. » En effet, les gens de province qui lisaient le *Cyrus*, et s'imaginaient que le style de ce roman était le style de la Cour, formaient leur langage d'après celui du héros et des héroïnes de Mlle de Scudéry.

Dans la satire IX (*A son Esprit*) Boileau se moque de ces interminables romans qui conduisent leur héros au dixième volume.

C'est surtout dans la Satire X (*Contre les Femmes*) que Boileau se montre sévère pour les romans de Mlle de Scudéry, romans qui, selon lui et surtout selon Arnauld, dans sa lettre à Boileau sur cette Satire (1), étaient très dangereux pour les mœurs.

En parlant des dangers que court une jeune femme dans le monde, le satirique nous dira :

> Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice
> Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse?
> .... D'abord tu la verras, ainsi que dans *Clélie*,
> Recevant ses amants sous le doux nom d'amis,
> S'en tenir avec eux aux petits soins permis,

(1) Voir l'édition de 1701, t. II, p. 234.

Puis bientôt en grande eau sur le fleuve de Tendre.
Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.
Et ne présume pas que Vénus ou Satan
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman;
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
Une chûte toujours attire une autre chûte.
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Je comprends que M. Arnauld ait félicité Boileau d'avoir, dans son *Dialogue*, qu'il connaissait, — bien que l'auteur ne songeât pas encore à le publier — et dans sa Xe Satire, « représenté les pernicieux effets des romans avec une force capable de porter les pères et les mères qui ont quelque crainte de Dieu, à ne pas les laisser entre les mains de leurs enfants. »

Encore une fois je comprends que le sévère, que le farouche M. Arnauld parle ainsi des romans de Mlle de Scudéry ; mais j'avoue que je comprends moins la sévérité de Boileau, car les romans de l' « illustre Sapho » étaient, à tout prendre, plus ennuyeux que dangereux.

PQ
1922
Z5G3

Gasté, Armand
Madeleine de Scudéry

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY